

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 20

Artikel: Le langage des gants
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191696>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la fièvre sans doute, d'en faire un religieux, moine ou dominicain.

— Oh !

— Il paraît cependant, qu'en mourant, l'oncle, qui était un homme sensé, le releva de son vœu ; mais à cette époque Bénédict ne s'effrayait pas du tout de la perspective. Cela provenait sans doute de sa vie antérieure. Depuis, et bien qu'il ait toujours un caractère sérieux, il a dû forcément changer de vie...

— Et ce qui était son idée alors, ne l'est peut-être plus aujourd'hui ?

— Justement. Selon moi, le pauvre garçon lutte. J'ai essayé, mais vainement, de l'interroger lorsque je le voyais triste jusqu'à l'accablement, et je suis convaincu que sa promesse doit lui peser. Croirais-tu que sa mère la lui fit renouveler à son lit de mort ?... Il est vrai que l'oncle, qui mourut après elle, l'absolva à l'avance, comme je te le disais tout à l'heure. Il n'en est pas moins vrai qu'il abandonnera le monde d'ici peu, à moins que...

— A moins que...

— Il se fasse un scrupule de revêtir la robe des religieux, sans en avoir réellement la vocation.

— En attendant c'est ton pépiniériste qui épouse Danielle ?

— Eh oui ! répondit Mosette avec un soupir, j'agis pour le mieux. Il est riche, il aime ma fille.

— Et ta fille l'aime ?

— On ne sait jamais que penser avec les petites filles. Enfin, elle l'aimera.

— Comment ! m'écriai-je, elle l'aimera ? Et maintenant ?

— Oh ! maintenant elle ne dit rien. Nielle est obéissante et confiante. Elle sait bien que nous n'avons d'autre but que son bonheur.

— Encore es-tu certain qu'elle n'aït point d'autre idéal que le fiancé choisi par toi ?

Mosette réfléchit un instant.

— Je crois bien, répondit-il franchement, que si ce grand benêt de Bénédict...

— Ah baste !

— Oui... Mais que veux-tu ? il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Ma petite Nielle est très raisonnable, elle a chassé un rêve qui ne pouvait devenir une réalité et elle a accepté Hector Grébin pour mari.

— Ce qui fait, dis-je en riant, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !

Nous parlâmes encore, mais de choses et d'autres, et très longtemps, n'ayant pu, de toute la journée, causer intimement. Maintenant nous nous dédommagions. Et puis, il faisait bon rester ainsi, après ce repas copieux, les croisées grandes ouvertes, dans l'ombre de la chambre, avec le vent attiédi qui pénétrait et qui, au dehors, secouait doucement les branches et les plantes.

Voici que tout à coup, traversant le calme de la nuit, un sanglot arriva jusqu'à nous. Mosette se leva soudain et s'approchant de la fenêtre il se pencha et écouta.

— Tiens ! fit-il à voix basse, regarde... Ne vois-tu rien, là... contre le massif ?

Je me penchai aussi et je sondai comme lui, du regard, le fouillis de branchettes. Aussitôt une ombre s'allongea dans l'allée qu'un rayon de lune éclairait, et disparut si brusquement que nous aurions pu nous

croire le jouet d'une hallucination si, à quelques pas plus loin, cette ombre ne se fut dessinée plus nettement.

— Qui cela peut-il être ? demanda Mosette. Eh mais ! continua-t-il avec étonnement, c'est Bénédict... oui ! Il rentre dans sa chambre après un tour de jardin. Il était triste à table, il pleure maintenant, il faudra que je sache ce qu'il a. Singulier garçon, tout de même !

Ai-je dit que Bénédict couchait chez Mosette ce soir-là ? Il arrivait de Vernaise et ne pouvait repartir que le lendemain, tout moyen de locomotion cessant à Arcade dès dix heures, et notre ami l'avait conduit jusqu'à sa chambre, au rez-de-chaussée, avant de m'accompagner à la mienne.

(La fin au prochain numéro.)

Le langage des gants.

Voici quelques indications sur le langage des gants, usité entre amoureux dans la société anglaise.

Un « oui » se dit en laissant tomber un de ses gants.

On les roule dans la main droite pour dire « non. »

Si l'on veut faire entendre que l'on est indifférente, on dégante à demi la main gauche.

Pour indiquer que l'on désire être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

« Je ne vous aime plus du tout, » se prononce en se donnant de petits coups sur le menton.

Pour « je vous hais, » on retourne ses gants à l'envers.

« Je souhaiterais d'être près de vous, » se dit en lissant gentiment ses gants.

Pour demander si l'on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert.

Si l'on veut faire ce charmant aveu : « Je vous aime, » on laisse tomber les deux gants à la fois.

Pour mettre en garde : « Soyez attentif, on nous observe, » on tourne ses gants autour de ses doigts.

Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main ; furieuse, on les éloigne, etc., etc.

On assure que « le langage des gants » a été inventé par une jeune et ravissante amoureuse, qui l'a généreusement enseigné à toutes ses amies.

A l'heure qu'il est, il n'y a pas une seule *young lady* qui ne le connaisse.

On māidzo bin refé.

Stosse sè passâvè dào teimps dái pétairus à bassinet, que y'a dza onna vouarba.

On māidzo dè pè Lozena, qu'étai on tot fin po rabistoquâ onna tsamba tros-sâie ào bin on bré rontu, et mémameint po vo déchicotâ to vi se y'avâi oquie à fotemassi per dedein la carcasse, étai gaillâ recriâ pè lè z'estraupiâ qu'avont

prâo mounia, kâ po bon māidzo, n'y a pas ! l'étai bon māidzo ; mâ lo bougro étai tchai qu'on diastro, pî trâo, po sè consurtachons, et l'étai tant avâro que n'arâi pas rabattu onna demi-batz su on compto dè quattro louis.

On dzo, ye reçai onna lettra iô on lâi marquâvè diéro démandérâi po allâ férè on opérachon dâo coté dè Mâodon à n'on certain Djan Retoo, qu'étai soi-disant âbet. Lo māidzo repond que po allâ tanquiè lâl poivè pas allâ à mein dè 25 louis, don quattro ceints francs.

Quattro ceints francs ! ma fâi cein fasai onna somma, vu que l'étai dâi francs dè dix batz, et Djan Retoo fe respondrè que l'étai trâo tchai et que l'ofressâi dou ceints francs.

Lo māidzo ruminè on bocon l'affèrè et sè peinsè qu'on iadzo à Mâodon lâi arâi petêtrè moian dè gâgni onco onna bouna dzornâ avoué lâ malâdo dè per lâ, mâ que ne volliâvè pas sè conteintâ dâi dou ceints francs à Djan Retoo, et lâi repond que l'âodrâi po trâi ceints francs, mâ pas po on crutz dè mein, et que se cé prix ne convegnâi pas, n'iavâi pas fauta dè lâi récrirè.

On lâi repond dè pi veni, et lo leindeman matin, lo māidzo montâ dein la diligence et tracé pè Savegny contré Mâodon.

Arrevâ dein la capitâla dè la Brouïe, trâovè ein décheindeint dè la cariole dou paysans tristo coumeint dâi portès de preson que lâi diont que Djan Retoo étai moo et que n'iavâi pas fauta dè férè l'opérachon ; mâ que lâi volliâvont tot parâi reimborsâ cein que l'avâi payi po la diligence. Ma fâi lo māidzo que compâtavè su lè trâi ceints francs, étai furieux et vollie démandâ oquie dè plie ; mâ lè z'autro, qu'êtont dâi fins greliets, l'envoyiront sè férè fotografiyi ein lâi de-seint que du que ne fasai pas l'opérachon, n'iavâi rein à recliamâ.

Lo māidzo ne vollie pas sè tsermailli ào maittein dè la tserrâire, per devant lo mondo, et l'allâ démandâ à lodzi dein on cabaret, kâ on étai dévai lo né et n'iavâi pas moian dè remôdâ lo mémo dzo contré l'hôtô.

Quand lâ malâdo dè pè Mâodon suront que lo māidzo dè Lozena étai perquie, profitaront de l'allâ consurtâ et l'ein eut onna bouna impartiâ à soigni lo leindeman.

Quand vollie reparti po Lozena et que vollie remontâ sur la diligence, lè dou paysans qu'avont fê état d'êtrè tant tristo le dzo que l'étai arrevâ, sè trouviront quie ; mâ diabe lo pas que l'etiont mè tristo, ye rizont dein lâo barbès que dâi sorciers, et ion dè leu s'approutsâ dâo māidzo à l'avi que l'eintrè dein la pousta, et lâi fâ :

— Djan Retoo n'est pas moo.

— Coumeint, n'est pas moo !

— Et na.